

VOIR

14-20 sept 1989

R O B E R T O P E L L E G R I N U Z Z I

AU-DELÀ DU RÉEL

Meubles de papier, décors irréels, rêves en surimpression, ROBERTO PELLEGRINUZZI coupe dans la pellicule et réinvente la photographie.

CHARLES GUILBERT

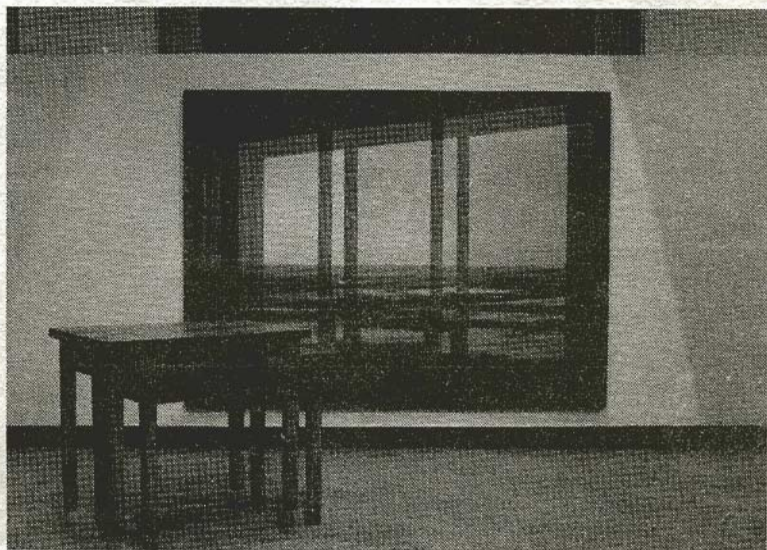
Vous entrez. Vous voyez des meubles disposés ça et là dans l'espace, sous des halos de lumière. Une chaise, une commode, des tables, un bureau. Vous vous dites un instant: suis-je au bon endroit? Suis-je dans une galerie ou chez quelqu'un?

Puis vous approchez. Les meubles vous semblent étranges. Très gris. Comme irréels. Vous approchez un peu et vous comprenez une première chose: **Roberto Pellegrinuzzi** est un truqueur. Ses meubles ne sont pas en bois... mais en photo. Ne vous assoyez pas dessus: ils vont s'effondrer! Photographiant sous tous leurs angles des meubles réels, il en a reconstruit des répliques identiques. Mais en noir et blanc. Vous n'êtes donc pas dans le monde réel mais bien dans celui de la Photographie.

«En reconstruisant les meubles en photo, je les dénature», dit Roberto Pellegrinuzzi. «Ça me permet de les dévier de leur fonction utilitaire et de créer avec eux un autre type d'espace. Un intérieur dans lequel surgissent les souvenirs...» Me revient alors à l'esprit ce beau sketch du film *Kaos* des frères Taviani: un homme entre dans une maison abandonnée, s'assoit dans un sofa, puis un personnage venu du passé apparaît à côté de lui et un dialogue s'entame...

Le passage est, en fait, une apparition. Cette pièce est composée de trois "sculptures photographiques": un bureau, une chaise et une petite table. Vous approchez encore un peu et apparaissent, sur le dessus des meubles, un homme et une femme en chaloupe sur un lac scintillant...

«Je pars toujours d'un truc très technique et spécifique à la photo», m'explique l'artiste. «Et à partir du truc technique, j'essaie de développer



LE NAUFRAGE (1988) DE ROBERTO PELLEGRINUZZI.

une dimension poétique. Dans *Le passage*, le truc c'est la surimpression. En imprimant l'image du lac sur les meubles, je réussis à mêler deux textures: celle du grain du bois et celle de l'eau.» Il mêle aussi deux moments, deux espaces, et retrouve ainsi l'étincelle du souvenir. Les meubles deviennent comme des écrans sur lesquels on se fait son cinéma. On imagine tout de suite quelqu'un, assis à son bureau, qui se rappelle avec nostalgie une fantastique balade sur le lac...

Dans *La chute*, le truc c'est le travail avec cet acide magique qu'est le révélateur. Appliquant ingénieusement ses acides, le photographe se transforme en peintre. Une immense image de chute, développée de façon peu orthodoxe, côtoie une commode entrouverte. Encore ici: deux espaces, deux moments, reliés cette fois par la fluidité de l'acide. Le contour de la chute tourbillonnante et toute une partie de la commode n'ont volontairement pas été développées par l'artiste. Ces parties sont donc blanches. Comme des blancs de

mémoire. Comme des souvenir incomplets...

Dans *Le naufrage* enfin, l'artiste a usé du pouvoir de reproduction de la photo. On voit, sur le mur, un grand paysage de mer, mais dédoublé. Et devant cette image, se déploie une étrange double table à huit pattes... Un monstre-meuble! La photo, ici, nous ouvre la porte à un monde bizarre, presque délirant. Non seulement on voit le paysage en double, mais les objets eux-mêmes se mettent à se dédoubler!

Avec ces trois nouvelles pièces, Roberto Pellegrinuzzi explore à la fois l'univers bien concret de la photographie et celui, intangible, de la mémoire. Proust avait sa madeleine. Pellegrinuzzi, lui, a son mobilier. À chacun sa boule de cristal. L'important, c'est que la magie opère. ●

Jusqu'au 8 octobre
Voir calendrier Arts visuels